

À JETER SANS OUVRIR

DU MÊME AUTEUR

*De fringues, de musique et de mecs*, Buchet/Chastel, 2017.

VIV ALBERTINE

---

# À JETER SANS OUVRIR

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Anatole Muchnik

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *To Throw Away Unopened*  
© Viv Albertine, 2018.

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2019.

ISBN : 978-2-283-03226-8

À Kathleen et Lucien



Certains noms et certains détails permettant l'identification ont été modifiés.





# I

Être un artiste constitue la garantie, pour les congénères humains, que l'usure et la lassitude de vivre ne les pousseront pas au meurtre.

Louise Bourgeois, *Journal*,  
entrée du 27 août 1984<sup>1</sup>

---

1. Les références des citations se trouvent en fin d'ouvrage.



Le lendemain matin, j'étais là, assise tout au bord de ma chaise de cuisine, en train de faire ma liste comme si de rien n'était. L'arête du siège en bois me pinçait le haut des cuisses mais je n'ai pas bronché, le menton dans le creux de la main, le coude planté dans la table, et suis restée comme ça près de deux heures. La table et la chaise sont très bobo classe moyenne de Hackney – des Ercol des années 1950. Je les ai achetées chez Stella Blunt, au Broadway Market. Ne vous fatiguez pas à chercher la boutique aujourd'hui, elle a fermé. À Hackney, d'une semaine sur l'autre, les commerces et les bars disparaissent aussi vite qu'ils apparaissent.

## Hackney Wild<sup>1</sup>

La première fois que j'ai vu la maison de Hackney, un gros rat brun se tenait sur le seuil, museau dressé, à renifler l'air imprégné de kebab et de marijuana. J'ai aidé ma mère à descendre de la voiture et on est restées blotties face au spectacle du rat qui nous matait en retour sans ciller. Nous, Londoniennes du Nord, et lui, Londonien de l'Est. Il avait clairement l'ascendant. J'ai jeté un coup d'œil à la porte d'entrée. Elle était enduite d'un vernis marbré orangé et un autocollant « Pas de pub » à moitié décollé pendouillait de la boîte aux lettres. Je pensais que lorsque je baisserais de nouveau les yeux le rat se serait enfui, mais il était toujours là, à nous dévisager. Il était peut-être défoncé. Si ç'avait été un humain, même balèze, j'aurais levé le bras et agité mes clés en lançant un « Pardon » plein d'autorité. Mais ça ne marche pas avec les rats. Le face-à-face a pris fin quand, à retardement, j'ai enfin poussé un cri de stupeur, strident, à demi étranglé. Manifestement sensible à cette forme de communication, notre rongeur a disparu sous un tas de briques empilées dans le jardin de la maison voisine, laissant une traînée de poils bruns. Ma mère a passé la demi-heure suivante à me rassurer. « Un rat ? En es-tu bien certaine, chérie ? Ne sois pas bête, tu l'as sans doute imaginé. »

Elle essaye, comme la plupart des mères, de faire que les choses soient ce qu'elles ne sont pas.

Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*, 1925 (trad. Simone David)

Maman avait quatre-vingt-treize ans lors de notre rencontre avec ce rat, et elle se savait proche de la sortie. Après cinquante-huit

---

1. Hackney Wild – pain au levain que l'on trouve à l'E5 Bakehouse, Londres, E8.

années à m'élever, moi, sa fille fantasque et imprévisible qui n'avait jamais rien fait en même temps que les enfants des autres – ne lui offrant jamais la possibilité de cocher la moindre case de la liste que tiennent tous les autres parents, université, job, mariage, maison, voiture, enfants, petits-enfants –, elle voulait s'assurer avant de mourir qu'au moins j'aurais un toit, n'importe lequel, même celui-là, à côté de la demeure d'un rat.

Christos, le propriétaire de la maison de Hackney, nous a fait visiter les lieux. Arrivés à l'étage supérieur, pointant par la fenêtre qui donne sur une grande cour pavée à l'arrière, il a dit : « Là, au coin, c'est là qu'habite Magnus, un artiste. » (Il se trouvait que Magnus était aussi mon tout premier petit ami – il m'avait aidée à passer mon examen d'art au GCSE et je lui avais filé des morpions. J'ai cherché son numéro et je lui ai envoyé un texto. *Salut Magnus, c'est Viv, appelle-moi s'il te plaît, c'est urgent.* Je voulais lui demander si les lieux me correspondraient bien. Il a trouvé ça marrant. *Trente ans sans se parler*, m'a-t-il répondu, *et il faut que je t'appelle d'urgence !?*) « Et là, c'est Jenny, a poursuivi Christos, elle est photographe de guerre ; Jo est éclairagiste, Kaffe est artiste sonore et juste à côté » – il a tapoté sur le carreau pour me ramener à ce qu'il disait – « c'est Gustav Metzger. Vous savez, celui qui a lancé le mouvement artistique autodestructif, le membre de Fluxus. » (Gustav est mort le 1<sup>er</sup> mars 2017.) La maison faisait partie d'un groupe de dix unités à bail d'habitation et professionnel, exclusivement réservées à des artistes en activité. L'idée d'une vie plus communautaire me plaisait bien. Avec ma fille Vida, on traversait une passe vulnérable ; entre le divorce dont on sortait à peine, son père, mon ex-mari, qui avait quitté Londres pour fonder une nouvelle famille, et ma mère qui était mourante, ce n'était pas le moment de jouer l'isolement. Mais la maison ne me convainquait pas totalement pour autant. Les gargouilles du toit de tôle ondulée et de fibre de verre étaient

## À JETER SANS OUVRIR

remplies d'une sorte de boue verdâtre – visible de l'intérieur quand on levait la tête – et la façade était tartinée d'un fini rose Malabar à gros grumeaux.



Au bout d'une demi-heure, Maman et moi étions revenues dans la rue. Une couche jetable usée bâillait dans notre direction sur le pavé. On n'a rien dit, ni l'une ni l'autre, mais on a toutes les deux levé les pieds bien haut en descendant du trottoir jusqu'à ma voiture. Je me suis mise au volant et on a pris la direction de la maison que je m'apprêtais à quitter, une maison de mews à Camden Town.

Je me vois encore penchée sur la table de la cuisine, bien que quatre ans se soient écoulés depuis. Mais c'est de dos que je vois mon corps, comme si je regardais quelqu'un d'autre. J'ai noté dans un cahier d'écolier tout ce que j'avais à faire. Je me souviens des principaux points : enregistrer le décès, appeler la mairie, envoyer un mail au gaz et à l'électricité, fermer le compte en banque, choisir des fleurs. Ah, et trouver un prêtre. Il fallait que ce soit une femme. Je n'aurais pas supporté un mec qui s'y prenne comme un manche ou qui la joue grande pompe, ça l'aurait tuée à nouveau. Je me suis dit qu'il valait mieux passer les coups de fil tout de suite. Je savais que je ne dormirais pas.

### Architects' Row

J'ai vécu tant d'épisodes stressants dans la maison de mews de Camden qu'on pourrait croire que j'étais bien contente de la quitter (sept années de traitement contre l'infertilité, treize opérations, onze tentatives de FIV, une fausse couche, une grossesse

extra-utérine, l'ablation de la vésicule biliaire, une pincée de cancer et un divorce, en guise de mises en bouche). Construite en 1988, elle a été dessinée par les architectes écossais Madigan et Donald. La décoration des pièces comportait des motifs d'échelles noires Charles Rennie Mackintosh et d'élégants ornements japonais, comme des panneaux coulissants en guise de portes. Le jour de notre installation, l'un des déménageurs a lâché en douce que ça lui faisait penser à un restaurant chinois et ses collègues ont ricané. Je leur ai donné un gros pourboire pour montrer que je ne l'avais pas mal pris. Au rez-de-chaussée, des portes coulissantes en verre dépoli hautes jusqu'au plafond s'ouvraient sur un grand séjour au vieux plancher de récupération et un demi-cercle de fenêtres donnant sur un minuscule jardin tropical minimaliste. Dans l'entrée s'élevait une imposante colonne de béton parsemée de petits éclats de roche chocolat et caramel. Elle traversait la maison tout entière du sol au toit, comme un immense cône de crème glacée. Cette maison était une profession de foi. Les facteurs avaient baptisé notre rue « Architects' Row », l'allée des architectes. Des groupes d'étudiants en architecture passaient tous les jours devant la fenêtre de notre cuisine, ils s'arrêtaient à la porte pour prendre des notes sur la maison d'en face, l'un des premiers bâtiments de Norman Foster et Richard Rogers.

J'adorais arriver devant notre lourde porte d'entrée anthracite et enfile ma clé Banham dans la serrure. C'est là que je voyais que mes années de HLM et de cantine gratuite étaient pour de bon derrière moi. Dès que je le pouvais, je me mettais à la fenêtre triangulaire, en haut, le regard perdu par-dessus les toits et les cheminées jusqu'à la tour British Telecom, et je me disais « *This is London* ». Mais je n'avais pas les moyens d'y rester, encore moins après le divorce. La plupart de mes voisins étaient avocats ou architectes, possédaient deux voitures, une allemande et



## À JETER SANS OUVRIR

une française, et prenaient trois congés par an. Moi, j'étais mère célibataire, sans emploi et heureuse propriétaire d'une Škoda rouge d'occasion.



J'ai établi la liste de ma plus belle écriture et vous auriez été sidérés de m'entendre au téléphone tellement je respirais l'assurance, presque la gaieté. Mais quelque chose malgré tout ne tournait pas rond, parce qu'en regardant par la fenêtre je n'ai rien vu, alors que le ciel était clair. La pointe du Shard était forcément là quelque part, je l'avais vue cent fois. Il y a au loin des entrepôts en brique jaune et, à droite, des voies ferrées surplombant les arcades, mais tout cela n'était plus qu'un épais brouillard blanc.

## Violet

Le jour où je suis rentrée de la maternité à la maison de Camden avec ma fille de trois jours, j'étais tellement surexcitée que j'ai frappé chez le voisin d'en face pour qu'il nous prenne en photo tous les trois : Vida, mon Jules et moi sur le pas de la porte. Pas question de franchir le seuil avant d'avoir immortalisé l'évènement. Sur la photo, on me voit sourire à la caméra, Vida grimace sous son bonnet de laine trop enfoncé sur les

yeux et Jules a l'air déboussolé. Dire que trois mois plus tard je serais déclarée en phase possiblement terminale d'un cancer du col de l'utérus. Que c'est déjà en moi à ce moment-là, alors que je souris à la caméra, parfaitement ignorante et insouciante.

Mon traitement contre le cancer a duré cinq mois. Ensuite, dès que j'ai pu me lever, je suis sortie m'acheter une veste lilas, un cardigan violet, une jupe aubergine et une polaire pourpre que j'ai portés tous les jours. D'instinct, je me suis laissé emmener par le violet. J'ai même acheté une voiture violette, une petite bulle avec laquelle j'ai sillonné la ville dans tous les sens.

Le violet (et le turquoise) se met à m'attirer dès que je suis malade ou que j'ai des ennuis. Je crois que si mon intuition a vu juste cette fois-là, c'est parce que mon instinct maternel était très exacerbé. Je ne me suis pas demandé pourquoi je faisais une telle fixation sur la couleur, mais à part mon bébé, rien ne m'enflammait. L'un des premiers mots prononcés par Vida a été « *purple* », violet. Je n'avais pas remarqué que je l'employais très souvent moi-même jusqu'au jour où, pointant du doigt une voiture en stationnement, elle s'est écriée « *Purple !* ». Quand j'étais petite, Maman et moi disions « *purps* », comme si c'était le surnom d'une vieille copine. Prince savait bien de quoi je parle, Alice Walker aussi. C'est le fil conducteur de son roman *La Couleur pourpre* qui symbolise les bonnes choses et l'appréciation de la vie.

L'écrivaine Maggie Nelson évoque son attirance pour le bleu dans *Bluets* (2009), expliquant que ça se manifeste dans les mauvaises passes. Ses considérations sur le lien entre couleur et maladie m'ont éclairée et fait du bien. Elle parle aussi du philosophe Goethe, dont l'esprit était agité lorsqu'il a élaboré sa théorie des couleurs – « Goethe n'est pas le seul à s'être tourné vers la couleur dans un moment particulièrement difficile » – et remarque que Derek Jarman et Ludwig Wittgenstein ont tous deux écrit un livre

sur la couleur alors qu'ils étaient mourants<sup>1</sup>. Un jour une femme est venue me trouver à la sortie d'une lecture où j'avais évoqué mon amour du violet. Elle était peintre, et quand son jeune fils était tombé gravement malade, elle n'avait fait que des tableaux violets. Je me souviens d'avoir avoué à ma sœur Pascale qui m'appelait de sa maison au Canada que plus rien ne m'emballait dans ce monde, sauf mon bébé. Je n'éprouvais d'intérêt pour rien ni personne. J'avais peur. Elle a dit : « Réfléchis, cherche quelque chose qui t'intéresse, n'importe quoi », et je n'ai rien trouvé d'autre à répondre que « la couleur ». Pas un objet coloré, juste la couleur.

Le traitement de mon cancer s'est achevé après la première semaine de décembre. J'étais bien décidée à ne pas laisser mon épuisement priver Vida d'un premier Noël idéal. Dans mon lit, pendant que je me remettait de la chimiothérapie, j'ai passé mes journées à imaginer tout un plan de couleurs. Les décorations, les papiers cadeaux et les rubans seraient violets. On a acheté un sapin de trois mètres à la jardinerie du coin et on l'a mis devant la fenêtre incurvée. J'ai attaché Vida dans sa poussette et on est parties faire les magasins ; j'étais devenue une femme possédée, en quête éperdue de décorations violettes, mauves et lilas, qui rentrait chaque soir les bras chargés de boîtes de boules de Noël, de rames entières de papier d'emballage et de mètres de ruban violet. Le sapin occupait le tiers de la pièce et il montait si haut que sa pointe touffue pliait contre le plafond. Quand j'ai eu fini de le décorer, reculant d'un pas pour admirer le résultat, j'ai été déçue. Ça ressemblait plus à une vitrine de magasin qu'à un sapin de Noël familial.

---

1. Johann Wolfgang von Goethe, *Traité des couleurs*, 1810. Derek Jarman, *Chroma : un livre de couleurs*, 2003. Ludwig Wittgenstein, *Remarques sur les couleurs*, paru en France en 1983. (Je n'ai lu que le livre de Derek.)

J'ai été persuadée d'avoir parfaitement franchi tous les obstacles du Noël idéal jusqu'au milieu des préparatifs du déjeuner du 25, lorsque j'ai jeté la tête en arrière et, ouvrant la bouche à m'en décrocher la mâchoire, hurlé au plafond comme si on m'assassinait, ce qui a certainement fait tourner toutes les sauces au pain (bio) en préparation dans notre mews très bobo. Puis j'ai poignardé ma casserole en céramique préférée – dans laquelle je m'apprêtais à étuver les pommes de terre – avec un couteau de cuisine. Je me souviens, pendant que la casserole volait en éclats sur la plaque, avoir souhaité que ce soit une personne (sans trouver qui) parce qu'au moins on m'aurait emmenée en prison et je n'aurais pas eu à faire semblant d'être capable de me prendre en charge, d'être une femme mariée et d'avoir un comportement normal. Je n'avais d'énergie que pour aimer mon bébé et penser aux couleurs.

Le soir venu, dans mon lit, j'ai ruminé les évènements de la journée – l'ouverture des cadeaux, la dinde, le pétage de plombs dans la cuisine – et je me suis souvenue d'un coup que j'avais oublié de filmer. Le tournage de *Premier Noël de Bébé* (sans le pétage de plombs, évidemment), avec la belle maison où elle habitait et cet immense sapin violet, était depuis le début au programme de la journée.

Je n'ai pas fermé l'œil, j'étais une minable. À trois heures, j'ai réveillé mon mari et je lui ai tout collé sur le dos. Comme il ne répondait rien, j'ai appelé ma mère et pleuré. Je pouvais appeler Maman à n'importe quelle heure parce que c'était un oiseau nocturne (en revanche, mieux valait ne pas l'appeler le matin). Ensemble, on a eu l'idée de tout recommencer le lendemain de Noël, le Boxing Day.

Le matin dit, j'ai récupéré tous les emballages dans la poubelle, refait les paquets cadeaux et remis à Vida son T-shirt rouge « Premier Noël de Bébé » – qui par bonheur n'était pas trop

## À JETER SANS OUVRIR

taché. Maman et Pascale sont venues à la maison et on a pu filmer. Tout le monde a joué la surprise en rouvrant ses cadeaux et souri en avalant les pommes de terre et les légumes rôtis et les restes froids de la dinde (ça ne se voit pas à l'image). Puis on a fait tinter nos verres en nous souhaitant « Joyeux Noël ! » à grands cris. Si tout le monde s'est prêté à cette mascarade, c'est à cause du cancer : pendant un moment, ils ont tous cru que j'allais mourir (et j'en ai bien profité).

Le faux Noël a été beaucoup plus réussi que le vrai, avec moins de pression, et le côté conspiration générale était sympa. J'ai fait jurer à tout le monde que Vida n'apprendrait jamais que le Noël du film n'était pas vraiment son premier, mais j'ai fini par ne plus en faire tout un plat et je le lui ai dit. Le faux Noël est désormais inscrit dans son histoire, associé au drame de la Dernière nuit de Maman.

J'ai fermé les yeux. Dans ma tête, je voyais un champ brun foncé, comme du sang séché, percé de milliers de minuscules lumières vives. Quand j'appuyais la paume de mes mains sur les paupières, le champ brun virait au jaune et les lumières lançaient des étincelles. Je savais que si je ne me concentrais pas, c'était le plongeon assuré. Puis je me suis dit *Non, tu ne peux pas plonger. Ton plus proche parent, désormais, c'est ta fille.*

### Pommes de terre au four

Avant mon mariage, je préférais toujours passer Noël avec Maman qu'avec n'importe qui d'autre (rien que nous deux, tenue relax, pommes de terre au four et gratin de lentilles – le paradis). Elle n'en faisait pas une affaire sentimentale, elle se trouvait très bien toute seule à la maison au fond, mais c'était pour moi un devoir et puis franchement ça me plaisait bien. À son dernier Noël, en 2013, à quatre-vingt-quatorze ans, Maman était si fatiguée par la maladie qu'elle ne s'imaginait même pas quitter son appartement. Je l'ai invitée malgré tout, et elle a

dit : « Ne t'inquiète pas pour moi, Vivvy, je suis très bien à la maison, mais vas-y, fais ta petite fête de ton côté. » Il a bien fallu lui avouer que Vida passait Noël avec son père cette année-là et que j'étais seule, alors viens s'il te plaît. (Cinquante-neuf ans et toute seule à Noël. Traîner dehors sa mère de quatre-vingt-quatorze ans qui ne rêve que de passer la journée au lit. Pas très glorieux.) Nous avons la grippe l'une et l'autre, mais ça ne m'a pas empêchée de passer la prendre, de traverser la ville, de la hisser dans l'escalier et de la déposer dans le canapé. Après quelques secondes, sa tête s'est inclinée et elle s'est endormie sans avoir touché au Martini limonade devant elle sur la table basse. Pendant ce temps, je mettais un point d'honneur à mal cuire ma dinde. Au beau milieu de l'après-midi, la tête de Maman s'est redressée d'un coup comme celle du loir dans *Alice au pays des merveilles* et elle a aboyé : « N'oublie pas de tailler une croix sous les choux de Bruxelles ! »

J'ai rétorqué froidement : « Mais plus personne ne fait ça depuis longtemps, je gère ». Elle a paru blessée, mais quand j'ai regardé à nouveau après quelques secondes elle s'était rendormie. J'ai foiré le repas : les choux étaient durs et il a fallu jeter la dinde – elle était crue au milieu. On était toutes les deux trop malades pour apprécier le reste, même les pommes au four, alors que dans la famille on est du genre à en manger huit chacun. Malgré sa minceur, Maman avait toujours eu bon appétit, alors en la voyant refuser ses pommes de terre je me suis dit que la fin n'était peut-être plus très loin.

À part cet accrochage à propos des choux de Bruxelles, on a passé ensemble trois jours merveilleux, sans un mot de travers. Puis Vida est rentrée et ça s'est un peu animé. On a ouvert nos cadeaux et Maman a mis un bonnet de douche à pois sur la tête et s'est laissée prendre en photo, ce qui n'était pas du tout dans ses habitudes, elle qui tenait toujours à rester digne en toutes



## À JETER SANS OUVRIR

circonstances. Encore un signe qu'elle se savait sur la fin. Parmi les autres signes à guetter chez les personnes âgées, il y a le fait qu'elles se mettent à donner leurs affaires – ça commence en général deux ou trois ans avant qu'elles meurent –, et qu'elles insistent avec une certaine véhémence pour rendre tout ce qu'elles ont emprunté ou encore qu'elles sont contrariées quand on leur offre quelque chose – elles ne veulent plus s'encombrer d'objets.

Quand j'ai reçu l'appel téléphonique, j'avais oublié les signaux du bonnet de douche et des pommes de terre rôties. Le problème, quand on a un parent âgé, c'est qu'il faut traiter chaque coup de fil, chaque chute et chaque Noël comme si c'était le dernier, car on sera forcément en plein milieu d'une activité importante – et il y aura eu tant d'appels, de chutes et de séjours à l'hôpital qu'on y sera devenu insensible – lorsque le dernier viendra vraiment.

Après deux ou trois heures à faire des listes et passer des coups de téléphone, je me suis dit que je ferais bien d'aller voir Vida, alors je suis descendue dans ma chambre. La cuisine est à l'étage supérieur : on l'a installée là parce que le plafond est plus haut et que c'est plus lumineux. Ce matin-là, j'ai eu une conscience très nette de chacun de mes actes ; chaque geste, chaque sensation étaient exacerbés, comme si j'étais sous l'effet d'une drogue. J'ai senti la froideur du lino gris à travers mes socquettes et me suis agrippée si fort à la rampe en descendant que j'avais les paumes en sueur et les veines du dessus des mains gonflées comme des serpentins bleus. Ces marches, je les grimpais et je les dévalais vingt fois par jour, mais là j'étais tétanisée. Sans décoller les yeux de mes pieds, je me disais *On ne glisse pas, on ne glisse pas, elle n'a plus que moi*. Arrivée à la porte de ma chambre, j'ai tendu un instant l'oreille avant d'abaisser la poignée, non pas parce que j'avais peur qu'un grincement ne réveille Vida – je savais que ça n'arriverait pas, c'est une poignée Hewi, fabrication allemande –, mais pour entendre si elle pleurait. Vida avait alors quinze ans, mais on aurait dit un bébé, blottie dans son grand lit. J'ai passé un moment à la

dévisager, fascinée par ses yeux, qui, soit dit en passant, sont verts, oscillant derrière ses paupières violettes.

### Dirty Old Town<sup>1</sup>

Après mon divorce, je suis allée voir un conseiller financier au cas où il y aurait un espoir que nous puissions rester dans notre mews de Camden, mais il a dit : « Le seul moyen pour vous de survivre financièrement, c'est de prendre des locataires ou de vendre la maison et vous installer dans un logement plus modeste. » C'était vrai. Il y avait tellement de lampes partout que je n'arrivais plus à payer les factures d'électricité. Chaque marche de l'escalier possédait deux ampoules et tous les plafonds en étaient parsemés – on appelle ça « l'acné du constructeur ».

J'avais douze ans quand ma mère nous a fait asseoir ma sœur Pascale et moi au moment de son propre divorce et nous a demandé si, notre père n'étant plus là, nous préférierions prendre des locataires ou déménager dans un logement social. Le mot « locataire » me faisait peur, j'imaginai un vieux bonhomme au regard lubrique dans son imperméable râpé, un truc que j'avais vu à la télé avec Tony Hancock qui m'avait dégoûtée. Alors j'ai répondu : « Déménager dans un logement social. » La frontière est mince entre faire participer les enfants aux grandes décisions et les charger d'un fardeau si lourd qu'ils traverseront la vie en pensant qu'ils ont mis le souk dans la destinée de la famille.

Après son divorce, Maman, Pascale et moi avons quitté notre maison jumelée du Woodberry Crescent, à Muswell Hill, pour les deux chambres d'une minuscule maisonnette délabrée proche

---

1. Ewan MacColl, 1949.

## À JETER SANS OUVRIR

de l'usine à gaz victorienne de Turnpike Lane. Parmi les trois gazomètres géants qui dominaient notre rue, il y avait le célèbre Hornsey n° 1, construit en 1892 par Samuel Cutler. Jusqu'à son démantèlement en 2016, c'était le dernier spécimen en Grande-Bretagne de gazomètre constitué « d'un maillage de poutrelles en hélice à guides verticaux... un cylindre véritablement géodésique<sup>1</sup> ». Je n'ai pas apprécié toute l'élégance du Hornsey n° 1 quand j'habitais dans son ombre. Tout ce que je sais, c'est qu'en rentrant de l'école, au moment de tourner dans Clarendon Road, j'avais peur. On aurait dit une toile de Lowry en hiver.



---

1. Colin Marr, [www.pmra.co.uk](http://www.pmra.co.uk)

Profondément endormie, Vida ne s'était pas aperçue que je m'étais éclipsée pendant deux heures à l'étage pour écrire et passer mes coups de fil. Je me suis glissée à côté d'elle sous un coin de couvre-lit. Je ne voulais pas la réveiller en entrant dans les draps. Étendue sur le dos, les yeux au plafond, je l'ai écoutée respirer. Je faisais ça tous les soirs quand elle était bébé, j'écoutais chaque inspiration, chaque expiration. Et s'il me semblait qu'elle s'arrêtait trop longtemps entre deux cycles, je me penchais sur son berceau et lui soufflais doucement deux ou trois fois à l'oreille pour lui rappeler ce qu'elle avait à faire. Allongée là, les yeux grands ouverts, à me souvenir de Vida bébé, je me suis dit que si je laissais les événements de la veille au soir lentement imprégner ma tête, un mot à la fois, je ne me sentirais pas si coupable de ce que j'avais fait.

## Dreaming on a Bus<sup>1</sup>

Je n'arrêtais pas de penser à la maison tartinée de rose à Hackney, au fait qu'elle était située à proximité des commerces, du parc, d'un cinéma et d'un théâtre, et que la lumière chaleureuse des lampes à incandescence de la vitrine du restaurant turc éclairait le coin de la rue – comme le dîner du tableau d'Edward Hopper, *Nighthawks* –, alors il serait plus sûr de rentrer dans la nuit. Aussitôt passé le restaurant, on apercevait la maison, haute et massive, rose et verte, qui se serrait les coudes avec les autres maisons hautes, massives, roses et vertes. C'était une vision rassurante, comme quand on rentre chez soi et qu'on ouvre la porte pour trouver un compagnon gentil et digne de confiance. Le type de personne avec qui on serait déjà bien content de se retrouver après tant d'années à s'efforcer de ne fréquenter que des gens intéressants et attrayants. J'ai appelé l'agent immobilier et fait une offre.

Quelques semaines après avoir emménagé, j'ai organisé une fête géante dans la cour. Magnus, mon voisin et ancien petit ami du collège, a construit un grand bûcher de deux étages, surplombé d'une immense effigie de femme en bois. Dès la nuit tombée, à mon signal, le DJ a mis *Fire*, d'Arthur Brown, puis, perché sur un balcon à une cinquantaine de mètres, Magnus a déclenché un dispositif qui a lancé un genre de flèche enflammée par-dessus les têtes, en plein cœur du bûcher qui s'est aussitôt embrasé.

J'ai habité aux quatre points cardinaux de Londres, mais en m'installant dans l'Est, j'ai eu le sentiment de rentrer chez moi. J'adore qu'il n'y ait pas de station de métro à Hackney, ça m'oblige

---

1. « Rêvant dans un bus », tiré de la chanson « Ping Pong Affair » des Slits, *Cut*, 1979.

à prendre le bus. Mon préféré, c'est le 55, l'un de ces nouveaux modèles dessinés par Thomas Heatherwick. Je l'attrape à l'arrêt de Mare Street. Juste en face, il y a un ensemble d'immeubles modernes nommé Sojourner Truth Way. La première fois que je suis passée devant, je me suis dit *Voilà un drôle de nom pour une cité résidentielle*, alors j'ai vérifié. J'ai appris que Sojourner Truth était une activiste noire américaine née vers 1797 à New York, qui a vécu quarante ans en tant qu'esclave et quarante ans en tant que femme libre. Ça m'a donné l'heureuse occasion de lire son discours « Ne suis-je pas une femme ? » On aurait dû nous l'apprendre à l'école.

Regardez-moi ! regardez mon bras ! J'ai labouré, planté, engrangé, et nul homme ne m'y a surpassé ! Ne suis-je pas une femme ? J'ai mis treize enfants au monde qui presque tous ont été vendus en esclavage et quand j'ai hurlé ma douleur de mère, seul Jésus m'a entendue ! Ne suis-je pas une femme ?

Discours prononcé par Sojourner Truth, en 1851, à la Convention d'Akron, dans l'Ohio

Il est rare aujourd'hui qu'on fasse signe au conducteur du bus pour qu'il s'arrête, mais pas dans les années soixante-dix. Les passages étaient si espacés qu'on ne pouvait pas risquer de ne pas être vu et que le bus file sans s'arrêter, alors on tendait le bras en cherchant des yeux le regard du machiniste. Autre coutume disparue, le « Merci chauffeur ! » qu'on lançait en descendant. Maman le faisait tout le temps et ça me fichait la honte. Plus personne non plus ne compte sa monnaie dans les magasins, c'est nul. Quand j'étais petite, les courses avec ma mère étaient interminables. Elle comptait jusqu'au dernier sou, deux fois, avant de quitter la caisse. Comme tout le monde.

Dès qu'apparaît le bus, on se lance tous dans le petit jeu qui consiste à ne pas broncher jusqu'à ce qu'un dégonflé finissant par céder décolle le bras de deux centimètres sans quitter son téléphone des yeux. J'ai remarqué que le chauffeur s'arrête souvent à la hauteur de celui qui a levé le bras pour qu'il monte en premier.

Il faut quarante-cinq minutes pour atteindre le centre-ville. Je pars à l'avance quand j'ai une réunion ou un rendez-vous pour pouvoir faire tout le trajet dans le 55, de Hackney jusqu'à Oxford Street. Je me précipite à l'étage en espérant qu'un des sièges à l'avant soit libre, mais ils sont généralement occupés par des gens obnubilés par leur téléphone. (Selon l'étiquette en vigueur dans les bus, on ne s'assied à côté de quelqu'un qu'en l'absence absolue de deux sièges mitoyens et libres.) J'aurais bien envie de leur dire « pourquoi tu squattes la place de devant si tu ne profites pas de la vue ? », mais je n'ai encore jamais osé.

J'étais assise à l'étage du 55 par une froide soirée de janvier lorsque j'ai capté une messe basse entre l'homme et la femme derrière moi.

« Tu vois le petit tronçon entre Hackney Wick et Hackney Downs ? a dit l'homme. Il y a le tatoueur, ben ce n'est plus un tatoueur, la boutique a fermé, et aujourd'hui on y vend de la drogue. »

J'ai un peu tourné la tête pour mieux entendre.

« Comment ça ? Ouvertement ? » a répondu la femme.

« Oui, tu entres et il y a une espèce de double miroir et ils passent le paquet dans une petite ouverture, puis tu mets ton argent. Sauf que moi j'ai pris le matos et je me suis barré en courant. Ils me cherchent encore. Je ne peux plus aller dans cette rue. »

« Tu t'es barré sans payer ? »



« Ouais, deux fois. Mon pote attendait dehors pour voir si j'étais poursuivi. La deuxième fois ils sont tous sortis. C'est des Turcs. Ils ont dit qu'ils allaient me couper les doigts. » (Il parlait d'une voix neutre, monotone, comme un robot.)

« Et tout le monde peut y aller ? »

« Il va falloir que je change de secteur, ça me fait peur, je ne suis plus en sécurité. Oui, tout le monde peut y aller. »

« Tu t'es vraiment tiré avec la dope ? »

« Ouais, je te montrerai en passant. »

J'ai jeté un petit coup d'œil en descendant pour voir la tête du bonhomme. Son odeur en tout cas m'était familière – fringues sales, vieille pisse et baskets pourries. Il était potelé et rougeaud, avec les yeux humides au regard vague, des billes rouges vitreuses plantées dans une face ronde et blanche comme une tarte pas cuite. Pas trop le genre à courir très vite, plutôt le type toxico. La femme aussi avait l'air d'une tox, même peau grise, nez rouge, yeux humides.

Je ne me suis pas sentie supérieure. J'aurais pu être à leur place. J'en ai connu beaucoup comme eux, ils ne m'étaient pas étrangers. Il y a plusieurs périodes dans ma jeunesse où j'aurais pu devenir junkie, si j'avais dit oui une ou deux fois de plus, si je n'avais pas assumé la solitude et l'asocialité, si j'avais cédé aux invitations des copains, si j'avais été un poil plus faible. Si je n'avais pas eu une mère aussi forte. Trop heureuse d'avoir moi-même échappé à cette vie et de ne pas être à leur place, je me gardais bien de les juger. C'était mes Fantômes des Noël's passés, surtout la femme, avec son manteau à imprimés léopard, ses bottes de motard, ses cheveux jaunes peroxydés, toujours en manque d'une cigarette, collée toute la journée à une personne qu'elle n'apprécie pas, cherchant à gratter un peu de dope. Toujours à l'affût d'une entourloupe, persuadée que cette fois ça pourrait bien être son jour de chance, celui où elle

## À JETER SANS OUVRIR

aura sa dose à l'œil. Chaque décision dans la vie t'engage sur un sentier qui pourrait être le mauvais. Deux ou trois choix précipités à un moment ou un autre, il n'en faut pas plus pour bousiller des années entières – et en même temps on ne peut pas toujours avancer à tâtons, si prudemment qu'on ne vit jamais aucune aventure. Difficile de trouver le juste équilibre.



En attendant le trottoir, je n'ai pas levé les yeux pour mieux les voir. À Londres, on ne dévisage pas les gens. Je serais bien remontée à bord pour écouter la suite et vérifier si l'ancien tatoueur reconverti en magasin de drogues existait bel et bien, mais je suis restée devant le supermarché brésilien et j'ai retranscrit leur dialogue sur mon téléphone. Puis j'ai traversé la rue jusqu'à la ligne en pointillés du centre de la chaussée et

## À JETER SANS OUVRIR

attendu que la voie suivante soit libre pour finir de traverser. Là, sur la route, entourée du trafic intense dans les deux sens, je me suis sentie parfaitement à l'aise. Et je me suis dit qu'il y a deux sortes de gens : ceux qui attendent pour se lancer que les deux voies soient complètement dégagées et ceux qui prennent le risque d'aller jusqu'au milieu sans être certains de continuer d'une traite jusqu'au bout. Les uns ne sont pas meilleurs que les autres. Les premiers auront moins de problèmes et moins d'aventures, les seconds vivront plus d'aventures et commettront plus d'erreurs.

Allongée auprès de Vida, vaguement consciente des coups répétés d'un ballon de foot contre la barrière du voisin, j'ai laissé déferler dans ma tête les évènements de la veille. Une moto a démarré. Des oiseaux ont chanté. D'abord, Maman était morte. Je me suis demandé comment il était possible que je respire, que je fonctionne encore sans ma mère sur la planète. Ce n'était pas du tout la sensation attendue. J'ai pensé *Ça ne va pas tarder à me tomber dessus, et là je serai vraiment fichue*. Une heure s'est encore évaporée dans les airs et je ne ressentais toujours rien. Mais je trichais, parce que je ne m'autorisais pas à penser à l'autre chose qui s'était passée ce soir-là. Je savais bien que ça ferait forcément venir les sentiments. J'ai écouté un écureuil dévaler l'escalier de secours en faisant avec ses griffes un bruit de casserole sur le métal. Toujours pas la moindre larme pour Maman. Tout ce temps, allongée là, je n'ai pas pensé à l'autre truc non plus. Et ça ne me ressemblait pas. D'habitude je n'ai pas peur de regarder les choses en face, si déplaisantes soient-elles.

## Millie Tant<sup>1</sup>

Ta vaillance vient de moi ; tu l'as sucée avec mon lait.

Volumnie à son fils Coriolan. William Shakespeare, *Coriolan*, 1608  
(trad. F.-V. Hugo)

Ma mère a fait de moi une personne qui n'a pas peur d'être coincée sur la chaussée entre les voitures qui filent dans les deux sens, qui finit par vivre plus d'aventures et par commettre plus d'erreurs. Maman n'a jamais cessé de m'encourager à essayer, quitte à me planter et à prendre des risques. Si j'ai toujours cherché à faire des choses peu conventionnelles, c'est parce que j'aimais sa façon de réagir quand je lui racontais. Maman a toujours répondu à mes exploits par des félicitations. *C'est génial, tu vis vraiment ta vie, pas celle qu'on attend généralement d'une femme. Bien joué !* Grâce à elle, et contrairement à tant d'autres filles à l'époque, j'ai grandi en considérant que l'imprudence, la prise de risques et l'échec étaient des choses louables.

Maman a fait pareil avec Vida, elle lui a donné une livre à chaque fois qu'elle prenait une initiative. Quand Vida levait la main en classe et se portait volontaire pour aller chanter dans un foyer de personnes âgées, si elle récitait un poème devant des gens ou si elle s'inscrivait à un club, Maman le notait dans un petit carnet. Vida consignait aussi tout ce qu'elle avait entrepris depuis leur dernière rencontre, et ne manquait pas de le lui raconter à la suivante. Elle ne recevait pas de récompense pour avoir remporté un prix, réussi quelque chose ou obtenu

---

1. Personnage de fiction dans le magazine de BD *Viz*, caricature de militante féministe.

une bonne note et on ne faisait jamais tout un foin non plus si jamais elle ratait quelque chose. Ce qu'on récompensait, c'était le fait d'essayer. Voilà l'objectif. Pour Vida, ça a duré de sept à quinze ans, les années pendant lesquelles les filles sont hyper inquiètes de leur voix, de leur apparence et de leur place dans le groupe, où elles ne veulent surtout pas sortir du lot ni attirer l'attention. Vida a été une enfant passive – elle ne l'est plus aujourd'hui.

J'ai moi-même été une enfant particulièrement timide jusqu'à treize ans, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais regarder un adulte dans les yeux, mais je ne m'en rendais pas compte. Maman m'a appris à empoigner la vie par le col et à la secouer jusqu'à ce qu'elle aille dans mon sens. Elle n'a jamais dénigré la moindre de mes réflexions, de mes idées, si peu orthodoxe ou si délirante qu'elle soit. Elle se fichait pas mal de mon apparence aussi. Je me suis lancée dans les expériences vestimentaires dès onze ans, à me balader pieds nus dans la rue avec un haut-de-forme, un rideau en guise de cape, un jean en lambeaux, une robe 1930 et des clochettes au cou sans qu'elle trouve jamais autre chose à dire que « dommage qu'on n'ait pas d'appareil photo ».

L'une des rares déceptions que j'ai infligées à Maman à l'adolescence, c'est quand j'ai fichu mes études en l'air. J'avais dix-neuf ans, j'étudiais la mode et les textiles à la Chelsea School of Art quand ma grand-mère Frieda nous a laissées en mourant 200 livres chacune à ma sœur et moi. J'ai investi cet argent dans l'achat d'une guitare électrique et laissé tomber les cours pour monter un groupe – les Flowers of Romance, avec Sid Vicious. J'avais déjà quitté la Hornsey Art School deux ans plus tôt pour travailler dans une salle de concerts et Maman tenait plus que tout à ce que j'obtienne un diplôme. Maintenant que je suis mère à mon tour, j'imagine bien son exaspération quand elle

*m'entendait dire des trucs du genre J'ai décidé de laisser à nouveau tomber mes études, m'man. Je sais bien que toi tu adorais l'école et qu'on t'a mise à travailler à seize ans parce que tes parents ne saisissaient pas toute l'importance de l'éducation, et je sais que ça fait vingt ans qu'on te refuse des jobs pour lesquels tu es trop intelligente sous prétexte que tu n'as pas de diplôme, mais moi ça ne me branche pas, je vais monter un groupe avec un garçon boutonneux et monosyllabique qui s'appelle Sid Vicious... chouette nom, hein ?!*

C'était sa faute. L'attitude de Maman envers l'éducation des enfants a fait de moi une fille capable de trucs aussi imprudents que monter un groupe avec un garçon nommé Sid Vicious sans savoir jouer ni chanter à une époque où les filles ne faisaient pas ce genre de choses. Quand j'ai commencé à jouer avec mon deuxième groupe, les Slits, Maman s'y étant faite, elle est venue à chacun de nos concerts londoniens, souvent avec une copine du boulot. La plupart des mères auraient eu honte de se montrer avec moi à l'époque, et elles n'auraient certainement pas invité fièrement à venir me voir leurs collègues de la mairie de Camden, où elle était chargée du logement. Maman faisait très bien son travail de chargée du logement. Elle faisait tout très bien. J'avais en elle une confiance totale, quel que soit le projet. Chaque emploi qu'elle a brigué, j'étais certaine qu'elle allait l'obtenir. Elle était intelligente et déterminée et j'ai eu honte d'avoir été très longtemps éparpillée et démotivée, vite lassée et exclusivement intéressée par la musique, l'art et les affaires de cœur. Aucune de ces aspirations n'était jugée acceptable dans les écoles ou dans la société au début des années 1970. Dans mon lycée public, on considérait que je n'irais pas loin et qu'on perdait son temps avec mon cas.

Maman a pleuré quand j'ai quitté l'école pour monter un groupe. Ce n'était que la deuxième fois que je la voyais pleurer

(l'autre, c'était quelques mois après ma conversion au végétarisme, au moment de s'asseoir devant un énième plat de lentilles). Mais elle ne m'a pas grondée. Elle m'a simplement demandé : « Il te faut vraiment une guitare ? C'est la seule chose qui n'appartient qu'à Pascale », ma sœur, qui était en train d'apprendre à jouer du flamenco. Mais je n'ai pas relevé la question de Maman puisque ce n'était pas jouer de la guitare que je voulais, mais faire partie d'un groupe – rien à voir. Pascale n'a pas protesté, pas plus que quand j'ai copié sa permanente façon Maria Schneider dans *Le Dernier Tango à Paris*. Elle était très partageuse pour ce genre de choses.

Cette décision imprudente, ces 200 livres et cette guitare électrique ont déterminé le reste de ma vie.

## La redoutable Frieda

J'ai été absolument terrifiée à chaque instant de ma vie – et je n'ai jamais laissé cela m'empêcher de faire la moindre chose que je voulais faire.

Georgia O'Keeffe, citée dans Olivia Laing, « The wild beauty of Georgia O'Keeffe », *The Guardian*, 1<sup>er</sup> juillet 2016

Maman ne s'y est pas prise toute seule, il a fallu trois générations pour faire de moi une punk. Avant moi il y a eu Maman et avant elle il y a eu sa mère, ma grand-mère, Frieda Basler. On a habité six ans – entre mes quatre et mes dix ans – au rez-de-chaussée de la maison de Frieda dans le nord de Londres, mais je ne garde pas beaucoup de souvenirs d'elle si ce n'est son dentier dans un verre sur la table de nuit, l'odeur des boules de naphthaline et le constat qu'il restait des traces sur son assiette,



sa fourchette et son verre après qu'elle avait fait la vaisselle (c'est à moi que ça arrive aujourd'hui – un problème de vision).

Maman a toujours beaucoup parlé de Frieda, c'est de là que me vient l'idée que j'ai de sa personnalité. Elle est née en Suisse en 1891, quand la révolution industrielle battait son plein – jusqu'en 1848, la Suisse avait été l'un des pays les plus pauvres d'Europe –, et elle était fille de paysans. Avant d'embaucher quelqu'un à la ferme, la mère de Frieda lui préparait toujours à déjeuner et le regardait manger. S'il mangeait vite, il était pris. « Qui mange vite travaille vite », disait-elle. Je me permettrai pour ma part d'ajouter « qui chie vite travaille vite », mais pas plus le chieur que le mangeur rapide ne feront le boulot aussi bien et aussi complètement qu'un chieur ou un mangeur lent et méthodique.

À la fin de mon traitement, j'ai passé de nouveaux examens à l'hôpital parce que j'avais constamment la diarrhée et que je craignais d'avoir un cancer de l'intestin – survivre au cancer rend parfois hypocondriaque. C'est à cette occasion qu'une infirmière m'a proposé de m'apprendre à correctement évacuer mes intestins. Elle a commencé par une petite ruse, en me demandant de lui montrer comment je m'y prendrais pour pousser. J'ai eu honte, puis, me souvenant que j'avais été punk, j'ai grimacé et poussé le plus fort possible du cul dans la chaise en plastique bleu en espérant ne pas lâcher un pet. « Ha ! s'est écriée l'infirmière, tout le monde croit qu'on fait comme ça, mais c'est parfaitement faux et c'est très mauvais pour les intestins. » Elle m'a expliqué que pour bien faire, il faut respirer profondément et doucement gonfler la cage thoracique et le ventre, en s'assurant de mettre l'air sur les côtés du corps, pas à l'avant – à l'aide du muscle qu'utilisent les chanteurs de bel canto –, et la crotte sort toute seule sans te tordre les boyaux. Cela n'a rien d'évident pour moi, parce

que mes séjours aux toilettes sont les plus brefs possible, ma patience pour ces choses-là est inexistante. Je n'ai jamais compris qu'on puisse avoir envie de bouquiner aux chiottes. Les espaces confinés me rendent claustrophobe, et de toute façon il n'est pas bon de rester des heures le sphincter béant au-dessus de la cuvette. J'applique la méthode de l'infirmière à chaque fois que j'y pense et ça marche à tous les coups. On n'obtient jamais le meilleur résultat en forçant, que ce soit pour chier, pour écrire une chanson ou dans une relation. Forcer, c'est agressif ; la vaillance et la détermination, dont ma grand-mère ne manquait pas, sont en revanche des traits bien plus positifs.

À seize ans, Frieda et sa meilleure amie ont décidé de quitter la Suisse pour entamer une nouvelle vie en Angleterre – le réseau de chemin de fer était beaucoup plus développé en Suisse que dans le reste de l'Europe – mais la veille du départ, l'amie s'est dégonflée. Frieda n'a pas renoncé pour autant, elle est partie seule. C'était vers 1908, l'Angleterre était en pleine époque édouardienne. Sans doute Frieda portait-elle un chemisier à col montant et manches longues, une jupe tombant jusqu'au sol par-dessus des jupons, un chapeau à larges rebords et des bottines avec des tas de petits boutons compliqués sur le côté, et peut-être avait-elle un sac contenant tous ses biens (peu de chose, probablement). Elle ne parlait pas un mot d'anglais et, selon Maman, n'avait en poche que deux francs. *Frieda était du genre à prendre des risques.*

Frieda s'est bâti une bonne existence en Angleterre, elle a épousé Charles van Baush, un Hollandais d'Afrique du Sud qui avait fui son pays dans sa jeunesse parce qu'il en détestait la politique. Ils ont mis de côté, acheté une maison et fait cinq enfants – Kathleen, ma mère, était le quatrième. À la naissance de son frère Edward, Kathleen a tapé du pied en protestant :

## À JETER SANS OUVRIR

« Vous m’avez tous laissée tomber comme une patate chaude ! » Pour arrondir les fins de mois, Frieda faisait de la couture pour des boutiques du West End, sans utiliser toute la laine qui lui était allouée ; elle en gardait un peu pour habiller ses enfants et étirait au fer les vêtements qu’elle vendait pour que le client ne voie pas qu’ils étaient trop petits. *Frieda était du genre arnaqueuse.*

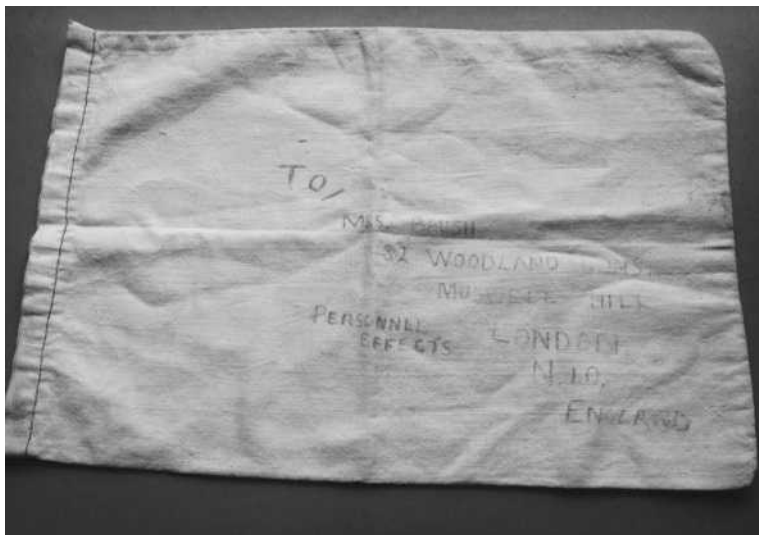


Charles votait travailliste et Frieda conservateur – une femme était censée voter comme son mari, alors c’était aller à l’encontre des usages de son temps. À chaque nouvelle élection, locale ou générale, Frieda disait à Charles : « Si on va voter tous les deux nos bulletins s’annuleront, alors autant ne pas nous enquiquiner à y aller. » Charles acceptait et n’y allait pas, mais Frieda filait en douce jusqu’au bureau de vote pendant qu’il était au travail. Elle riait de ce bon tour avec Maman. *Frieda était du genre fripouille.*

Frieda n’était pas mauvaise pour autant. Elle a connu deux guerres mondiales et s’est engagée pendant la seconde dans la Croix-Rouge britannique, en tant qu’ambulancière. Avec son accent suisse allemand, il n’a pas dû être simple de vivre en Angleterre pendant la guerre. Son aîné, Charlie, était lieutenant d’aviation à bord d’un bombardier Lancaster. Il est mort

six mois avant la fin de la guerre, lors de sa vingt-sixième mission. Maman se disait souvent *Au moins il a eu une belle vie* – il avait trente ans, ça paraissait vieux. Charlie ayant été le plus haut gradé à bord de l’avion, Frieda a jugé nécessaire qu’un membre de notre famille écrive de sa main une lettre de condoléances à la famille de chacun des membres de l’équipage tombés avec lui. C’est Maman qui a été désignée, mais elle ne savait pas trop quoi leur dire – elle n’avait que vingt et un ans. Elle se reprocherait toute sa vie de ne pas avoir été à la hauteur de la tâche. J’ai encore la pochette en calicot dans laquelle les effets personnels de Charlie ont été renvoyés à la maison. Elle fait la taille d’une enveloppe A4, le nom et l’adresse de Frieda y sont maladroitement écrits à l’encre noire en lettres majuscules. On dirait une écriture d’enfant. C’était le préféré de Frieda, mais ça ne dérangeait pas Maman – elle aussi l’aimait, il était joueur et beau gosse. À six ans, Maman lui avait demandé si ça ferait mal qu’il lui roule sur le doigt avec son chariot. « On n’a qu’à essayer », a-t-il répondu, puis il lui a fait poser le doigt par terre. Il a roulé dessus, l’amochant salement, puis l’ongle a noirci et il est tombé. Pour sa peine, Frieda a acheté à Maman une souris rose en sucre, un luxe alors inouï. Elle l’a fait durer tout un mois en ne s’autorisant que deux léchouilles par jour.

À JETER SANS OUVRIR



C'était le soir du lancement de mon livre. On avait réservé le Lexington, à King's Cross, depuis des mois. Il y avait un système d'éclairage, une petite scène et un bar, et les gens n'avaient pas cessé de téléphoner de la journée pour demander une place en plus ou se faire inscrire sur la liste d'invités. En vérité, ça tenait moins de la présentation littéraire que du concert parce que Anat Ben-David et Bryony Kimmings étaient venues jouer. En arrivant j'ai parlé lumières avec le régisseur, puis je me suis assise pour faire la liste d'invités. Tessa, la bassiste des Slits, allait officier en tant que DJ. Ses vinyles bien rangés, le casque sur la tête, elle vérifiait ses niveaux. Après trois semaines à me triturer les méninges sur la tenue à porter, j'avais choisi un jean noir, mes bottines neuves Haider Ackermann à talons cubains et une chemise Dries Van Noten à rectangles colorés et dos transparent, un peu comme les anciennes chemises anarchy de Vivienne Westwood. J'avais l'impression de donner une fête, pas nerveuse, mais espérant que tout le monde allait s'amuser.

Nous sommes les petites-filles des sorcières  
que vous n'avez pas pu brûler<sup>1</sup>

Maman a traversé une période d'amertume, mais je pensais que c'était le propre des mères. Celles de mes amies étaient acariâtres pour la plupart, elles disaient des choses du genre « j'aurais pu devenir danseuse classique si je n'avais pas eu d'enfants », ou « j'allais faire une carrière d'artiste mais j'ai rencontré ton père ». Elles étaient intarissables sur leurs rêves d'enfance ou sur la voie qu'elles avaient commencé à suivre avant que la fondation d'une famille vienne tout arrêter. Ayant fréquenté quelques écoles d'art et joué dans quelques groupes, j'ai fini par comprendre que nous échouons pour la plupart dans nos entreprises, notamment artistiques, mais nos mères, elles, l'ignoraient. On ne sait pas à quel point c'est difficile ni si on a un talent particulier tant qu'on n'y a pas consacré une bonne dizaine d'années. Toutes ces mères pensaient qu'elles auraient réussi. Je suis heureuse d'être née à une époque qui m'a permis d'émettre un jugement rétrospectif sur mes échecs (et mes réussites) au lieu de nourrir des fantasmes sur ce que j'aurais pu devenir.

Si le féminisme s'est ancré si profondément dans ma tête, et dans celle de beaucoup de filles de ma génération, c'est notamment parce qu'on a été élevées par des femmes réprimées et frustrées qui sont devenues adultes au moment de la guerre, une période pendant laquelle elles ont acquis de nouvelles compétences et goûté à l'indépendance, avant de devoir regagner la pénombre marronnasse de leur foyer et voir défiler les swinging sixties depuis leur planche à repasser. Pour citer

---

1. Ghada Amer, *Sindy in Pink-RFGA*, tableau, 2015.

l'écrivaine Jacqueline Rose, elles « appartenait à une génération de femmes dont l'identité passait avant tout par la maternité et qui, après les ravages de la guerre, se sont trouvées dans la plus stricte obligation d'être heureuses et épanouies dans ce rôle<sup>1</sup> ».

Pour compenser la liberté et les occasions dont elle avait été privée, Maman a fait son possible, avec très peu de moyens, pour nous épargner à ma sœur et moi le sort qui avait été le sien, celui des corvées domestiques et de la dépendance à l'égard d'un homme. Il est parfois plus facile de pousser quelqu'un à faire ce qu'on n'a pas eu les moyens ou l'audace de faire soi-même. Très sensible à l'assujettissement des femmes, Maman ne manquait jamais de me le signaler, à chaque occasion, à la télé, dans la rue, les magasins, en politique et à l'école. Mes propres griefs s'ajoutant à toutes ces injustices déjà bien implantées dans mon cerveau, j'étais doublement en colère contre le monde. À chacune de mes confrontations avec la discrimination, j'ai été consumée par ma propre colère ajoutée à celle de ma mère. Peut-être en va-t-il de même pour toutes les femmes. La répression subie par nos ancêtres féminines s'empile au fil des générations, la rancœur s'accumule chez la fille, la petite-fille et l'arrière-petite-fille comme les cheveux dans le filtre du lave-linge, jusqu'à ce qu'apparaisse une enfant tellement gonflée de fureur qu'elle explose tous les obstacles à grands coups de pompes.

J'ai été son réceptacle à douleur, à fureur, à rancœur [...]

Je la traînais comme un bœuf traîne la charrue.

Violette Leduc, *La Bâtarde*, 1964

---

1. Jacqueline Rose, « Lettre ouverte à toutes les mères », *London Review of Books*, 2014.



Dans les années 1980, j'ai arrêté la musique et la vie dans des squats, j'ai cessé d'être une jeune femme en colère et je me suis inscrite à l'école de cinéma, fatiguée d'avoir éternellement faim et froid. J'ai fini par devenir réalisatrice pour la télévision, mais je ne comprenais pas pourquoi, à trente-cinq ans et dotée d'un métier, je continuais à me sentir comme une marginale furax. J'ai cherché des explications :

*Ce doit être parce que je suis bête.*

*Ou parce que mon sang n'est pas britannique, alors je n'ai pas le tempérament qu'il faut.*

*Ou parce que je suis cramée, usée jusqu'à la moelle.*

*Parce que j'ai de la moustache.*

*Parce que je suis la plus âgée des stagiaires... la première femme réalisatrice de la société... j'ai la trentaine, pas d'enfants, pas d'éducation, je suis la moins professionnelle, la plus grande gueule hystéro barje autoritaire inquiétante manipulatrice ambitieuse...*

Et malgré mon look normal, mes fringues bien sages et la coloration naturelle de mes cheveux, et bien que je possède ma maison, que j'aie mis un enfant au monde et fait durer un mariage dix-sept ans, je me sens toujours réfractaire.

La sensation d'être constamment sous attaque s'est intensifiée avec l'âge. Il m'est même devenu difficile de marcher dans la rue. Ça l'a toujours été, mais j'étais plus jeune, j'avais la pêche, de l'enthousiasme et plein d'espoir. J'ai plus de mal aujourd'hui à enfiler mon armure psychique et partir la fleur au fusil. Il m'arrive de me sentir incapable de traverser la ville. Les publicités, les photos de corps minces, de visages maquillés, les hommes et leur regard qui nous juge – plus tellement moi, je deviens invisible, bien que je sois toujours susceptible de me faire agresser, mais ma fille, les autres jeunes femmes. L'obscurité. Des bruits de pas. Ne pas croiser son regard. Chronométrer les distances, évaluer

sa condition physique, son âge, ses fringues, quelles chaussures ai-je aux pieds ? Je peux courir ? Voies de fuite, éclairage public, autres passants ? Tout est relevé, enregistré, c'est épuisant. Je vois la domination masculine partout. Certains soirs, je ne supporte plus le moindre visage de mec à la télé. Je n'en veux pas dans le coin de mon séjour. Encore un livre de mec. Une nouvelle toile qui se veut maligne, une nouvelle chanson complaisante.

Voilà soixante ans que je suis façonnée par le point de vue des hommes concernant chaque aspect de ma vie, de l'histoire à la politique en passant par la musique, l'art, mon esprit et mon corps – et par les siècles d'histoire homocentrée qui m'ont précédée. Je suis saturée de leurs avis. J'en viens à réfléchir et voir comme un homme blanc hétéro. Je suis capable de regarder une femme comme si c'était un objet, de la voir avec les yeux d'un homme. Je suis capable de raisonner comme un homme criminel. Pour être en sécurité, il faut savoir anticiper leurs pensées et leurs actes. Je suis capable de raisonner comme un violeur, bordel de merde.

Tu es une femme qui porte en elle un homme qui regarde une femme. Tu es ton propre voyeur.

Margaret Atwood, *La Voleuse d'hommes*, 1993<sup>1</sup>

Certaines femmes parviennent à faire abstraction du patriarcat et à mener leur vie normalement, comme le cerveau filtre la plupart de nos perceptions visuelles parce que s'il fallait tout voir partout jusqu'à la moindre molécule on deviendrait dingue. Je ne sais pas faire abstraction du patriarcat, ma mère m'a élevée pour le remarquer, le guetter et le combattre.

Je le vois, je l'entends, je le ressens et ça me consume. Comme toutes les autres « sorcières ». Celles du Moyen Âge.

---

1. C'est la productrice de films Nadin Hadi qui m'a fait connaître cette citation.

## Filles sans père

Ne fais jamais confiance à quelqu'un qui te dit « fais-moi confiance ».  
Maman

De tous les hommes dominants et répressifs du monde, mon père était aux yeux de ma mère le pire. J'étais bien d'accord avec elle. Il était manipulateur et violent et j'en ai longtemps voulu à Maman d'avoir choisi un taré pareil, même s'il faut avouer que je ne serais pas là si elle ne l'avait pas fait. L'avantage de ne pas éprouver de respect pour mon père et de ne plus avoir eu le moindre contact avec lui à partir de mes treize ans, c'est que j'ai été libre d'outrepasser les limites alors établies par la société pour les jeunes femmes. Déjà, s'il avait été là, je n'aurais pas eu l'aplomb nécessaire de m'offrir une guitare électrique, et encore moins sa permission.

Et je n'étais pas la seule, aucune des Slits n'avait de père. Celui de Palmolive et celui d'Ari vivaient à l'étranger, elles ne les voyaient jamais, et celui de Tessa est mort aux premières heures du groupe<sup>1</sup>. On s'habillait de façon outrancière, on était agressives et on dégommaient tous les obstacles sur notre chemin avec une ardeur qui n'aurait pas été possible à cette époque si on avait eu un père. Un père haï aussi bien qu'un père aimé. Plus encore un père aimé, parce qu'on aurait voulu lui faire plaisir. À l'époque, les pères recevaient admiration et obéissance. Ils menaient le foyer. L'homme de la maison avait droit au meilleur de tout – la nourriture, l'attention de la mère, le choix de la chaîne de télé et le fauteuil confortable (aujourd'hui, c'est les

---

1. The Slits : Paloma Romero/McLardy, dite Palmolive ; Ari Forster, dite Ari Up ; Tessa Pollitt et moi.

## À JETER SANS OUVRIR

enfants). Si les Slits ont pu sillonner les rues de Londres comme des orphelines d'un roman de Dickens, à crier, voler, jurer, exiger l'égalité avec les hommes et le contrôle dans l'industrie du disque et la société, c'est parce que personne parmi les gens que nous respectons ne s'est mis en colère, n'a eu l'air embarrassé ou ne nous a demandé de ne pas le faire.

À bien y réfléchir, nos mères n'ont pas été très présentes non plus. La mère d'Ari et la mienne étaient progressistes, elles nous laissaient la bride sur le cou, celle de Tessa vivait hors de Londres, elles ne se voyaient pas beaucoup à l'époque, et celle de Palmolive vivait en Espagne.

L'attitude de ma mère à l'égard des hommes m'a libérée. « Ne dépends jamais d'un homme. Assure ton autonomie financière. Ne laisse aucun homme te posséder, me rabâchait-elle. Et puis, ne donne jamais à un homme la plus grosse part de tarte, prends-la pour toi ! » C'était le sermon qu'elle nous sortait tous les dimanches en nous tendant l'assortiment jaune, rose et marron de « friandises françaises Mr Kipling ».

Je ne me souviens pas de tout ce que j'ai fait avant l'ouverture des portes, mais quand même d'avoir grimpé jusqu'à la cabine de la DJ et remis à Tessa un exemplaire dédié pour son ami avant de redescendre en trombe dire bonjour aux gens qui tenaient le stand des livres et des disques. À un moment on s'est mis dans un coin avec John Robb pour décider de ce qu'on allait dire sur scène. Le public a commencé à arriver vers sept heures et demie. J'étais en train de parler avec ma vieille copine d'école Maura quand Dan, l'attaché de presse de chez Faber, est venu me dire :

« Ta sœur cherche à te joindre. »

Ça m'a un peu agacée. « Qu'est-ce qu'elle veut ? Elle n'arrive pas à entrer ou quoi ? »

Il a poussé un profond soupir en me fixant un instant dans les yeux, puis il a détourné le regard.

« Non, je crois que c'est à propos de ta mère. »

## Pas jolie

Ma fille n'est pas aussi pleine de ressentiment et de colère à l'égard des iniquités de son existence que ma mère à partir de trente ans ou moi-même à partir de treize ans. Vida grandit à une époque et dans une culture qui offrent aux femmes (blanches) plus de choix en matière de travail et d'identité que Maman et moi n'en avons jamais eu.

J'ai grandi dans une société qui attendait des filles qu'elles sourient et soient dociles. Selon le message qu'on m'a inculqué, les filles qui se font entendre et qui ont un avis ne sont « pas jolies ». J'ai appris à vouloir être jolie. À sept ans – avant de vouloir être jolie – j'ai remporté un prix à l'école. Ma maîtresse m'a demandé quel cadeau je voulais qu'elle m'achète avec l'argent (deux shillings et six pence). « Un pistolet de cow-boy avec un étui, s'il vous plaît. » J'ai dit que j'avais vu dans la vitrine du magasin de jouets un beau pistolet argenté avec une crosse en plastique marron dans un étui de cuir noir et avec une étoile de shérif. La maîtresse a dit que je ne pouvais pas avoir de pistolet, non pas parce qu'une école ne doit pas offrir d'armes – on se fichait bien de ça dans les années soixante –, mais parce que j'étais une fille. Ma mère est venue à l'école et elle s'est arrangée pour qu'on m'offre le pistolet devant tout le monde, mais emballé dans du papier rose. Les garçons, eux, ont reçu leur pistolet sans emballage.

Dans les années 1950 et 1960, la société britannique n'offrait pas beaucoup de débouchés aux femmes de la classe ouvrière. Pour ma part, j'en voyais trois : devenir secrétaire, institutrice ou policière. Ma mère était secrétaire, je voyais les maîtresses à l'école et une fois par semaine je regardais à la télé un feuilleton policier intitulé *Z-Cars*, où il y avait des femmes policières (aujourd'hui encore, c'est dans les séries policières qu'on trouve la plupart

des rôles féminins corrects). La télé et l'école, ce sont les deux endroits, à part les magasins, où je voyais des femmes être autre chose que mère ou ménagère. Je ne voulais pas devenir vendeuse, et, pour avoir vu Maman, l'existence d'une mère ou d'une ménagère était pour moi comme une condamnation à mort.

La culture britannique était alors très simple, binaire. La plupart des sphères de mon existence se résumaient à deux options :

Les Beatles ou les Stones

La BBC ou ITV

Cadbury ou Rowntree's

Les glaces Wall's ou Lyons Maid

Le beurre de cacahuète ou la pâte à tartiner Marmite

Les travaillistes ou les conservateurs

Arsenal ou Tottenham

Levi's ou Wrangler.

Les animateurs radio John Peel ou Tony Blackburn

Tout était blanc ou noir, ou blanc et noir. J'avais deux amis, deux Levi's, deux T-shirts et deux paires de chaussures (des Clarks pour l'école, des tennis en toile Woolworth pour le week-end).

J'ai remarqué qu'avec l'âge, Maman a cessé de porter des robes et des jupes, seulement des pantalons. Sa voix s'est faite plus grave et elle n'a plus parlé aux hommes sur un ton chantonnant et enjôleur. Elle est aussi devenue moins souriante, un froncement est apparu entre ses sourcils. Elle était plus solitaire, moins « jolie ». J'ai lu dans ces signes qu'elle était moins heureuse.

De toute mon enfance, jamais Maman ne m'a laissé entendre que mon objectif devait être le bonheur. À l'époque, le bonheur n'était un sujet de conversation ni à la maison ni à l'école. Les gens qui nous élevaient et qui nous instruisaient avaient traversé la Seconde Guerre mondiale, et eux-mêmes avaient été élevés

par des parents qui avaient survécu à deux guerres mondiales. Après une guerre, on ne se promène pas en demandant aux gens « êtes-vous heureux ? ». Ce serait plutôt « comment survivez-vous ? ». N'étant pas encombrée du devoir d'être heureuse et de le paraître (rien de plus terrible que des parents qui demandent à leur enfant « alors, mon chéri, t'es content ? » et de voir le bambin faire oui de la tête et chercher à convaincre en forçant une expression radieuse sur son petit visage), j'avais dans la tête toute la place pour répondre aux encouragements d'une mère m'invitant plutôt à mener une existence intéressante.

Mon voisin, Magnus, m'a récemment confié que sa propre mère a fini par trouver le bonheur quand la démence lui a fait oublier tout ce qui lui était arrivé. Quand il lui a demandé si elle se souvenait comment il s'appelait, elle a dit « Sainsbury's ? ». La mère d'un autre ami a trouvé la paix quand elle s'est mise aux antidépresseurs. Elle avait jusqu'alors eu plutôt sale caractère. Mais il trouvait quand même un peu bizarre de la voir déambuler dans la maison en souriant sans arrêt, surtout à la mort de son père. Elle n'en avait strictement rien à foutre.

## Euphorie

Maman avait beau dire et redire qu'elle n'avait jamais souffert de la solitude depuis son divorce, je ne la croyais pas. J'étais certaine de déceler en elle un fond de tristesse.

À chaque visite je lui demandais : « Tu ne te sens jamais trop seule, maman ? »

« Non, j'adore ça », me répondait-elle en se recalant dans son fauteuil avec un sourire satisfait, clignant des yeux au ralenti, comme un gros chat repu. Elle n'a jamais oublié ce qu'était la vie d'épouse dans les années quarante, cinquante et soixante :



## À JETER SANS OUVRIR

prise au piège, privée en tant que femme de toute possibilité de faire un emprunt immobilier, contrainte de quitter son emploi dès le mariage – comme l'exigeait le règlement de la plupart des entreprises après la guerre. Pour pouvoir travailler, beaucoup de femmes ont menti et retiré leur alliance. Ne plus avoir à s'occuper d'un homme, de sa lessive et de ses repas, ne plus se faire fermer le clapet pendant les informations, pouvoir laisser la vaisselle dans l'évier pour la nuit quand on est fatiguée, ces petits privilèges étaient autant de vrais luxes pour ma mère, des luxes qu'elle n'avait jamais pensé s'offrir et qu'elle dégustait un à un.

J'ai ressenti la même euphorie pendant dix-huit mois après la rupture de mon propre mariage. Ça n'a pas duré cinquante ans, comme pour Maman, mais elle avait grandi à une époque plus stricte, alors elle appréciait plus que moi sa liberté. Deux ans après mon divorce, j'ai donné notre chat birman (il a atterri dans une bonne maison), qui passait sa vie à réclamer de la nourriture et de l'attention en geignant, il se plaignait même qu'on ne mette pas le chauffage. Débarrassée du mari et du vieux chat râleur, j'ai ressenti exactement le même mélange de soulagement dingue et d'adrénaline qu'a éprouvé ma mère quand mon père a quitté la maison. L'échappée belle. Mais après dix-huit mois, l'enthousiasme s'est dissipé et la vraie vie, les factures et la solitude ont pointé le nez, même si je suis encore prise d'une vague de félicité à chaque fois que je passe par inadvertance dans le rayon des aliments et de la litière pour chat au supermarché. Je n'ai regretté la perte d'aucun homme – ni chat – que j'aie connu. Mais j'ai regretté de perdre des femmes. Chaque femme, bonne ou mauvaise, qui a disparu de ma vie y a laissé un trou. J'ai passé des années à angosser sur le fait que Maman laisserait le plus grand de tous. Un cratère. Je n'ai pas cessé de me répéter que ça peut être beau, un cratère. On se déplace jusqu'en Islande ou en Amérique pour en voir, des cratères.

Palpant mes poches arrière, je m'en suis voulu d'avoir laissé mon téléphone au sous-sol. J'aurais dû le garder sur moi. Je ne m'en séparais jamais, au cas où Maman aurait eu besoin de moi, mais ce soir-là j'ai eu peur qu'il glisse de ma poche quand j'irais aux toilettes, parce que j'avais vraiment la tête ailleurs – ça m'était déjà arrivé. J'ai dévalé l'escalier et fouillé mon sac en me disant de ne pas m'énerver, de ne pas paniquer avant d'avoir appelé Pascale et entendu les faits. Je ne pensais pas que ce soit grave. J'étais même vraiment certaine pour une fois de ne pas avoir à m'inquiéter. Maman savait ce que m'avait demandé l'écriture de ce livre : trois années à jongler pour dégager un peu de temps, un peu d'argent, aider ma fille, négocier un divorce et déménager quatre fois.

Pourquoi n'y a-t-il pas plus de femmes artistes ?

Allez vous faire foutre.

(Et lisez *Women Artists* de Linda Nochlin<sup>1</sup>.)

---

1. Publié en français sous le titre *Femmes, Art et pouvoir* (Jacqueline Chambon, 1993.)

Tendres boutons<sup>1</sup>

J'ai rencontré Eryk-le-maçon quand il est venu faire un devis pour la rénovation de la maison de Hackney. Il était grand et mince, le crâne rasé et des yeux si pâles qu'on aurait dit des bons acidulés devenus transparents à force qu'on les suce. Il avait la voix grave, pas assez pour être menaçante, mais plutôt comme un bourdonnement envoûtant, des abeilles autour d'un buisson de lavande. Pendant qu'il me parlait cloisons, claires-voies et peinture intumescence, je me suis demandé si son arrivée dans ma vie s'expliquait par le fait que j'avais eu pour une fois le bon sens de choisir une maison simple et normale et de faire appel à un architecte ordinaire et pas bégueule qui connaissait des maçons sympas au lieu d'embaucher un type cher et dans le vent. Une semaine après le début du chantier, voyant mon nom de famille sur un e-mail, Eryk s'est aperçu que j'étais « Viv, des Slits ». Il m'a raconté qu'en 1978, à dix-sept ans, il avait suivi les Slits avec sa copine partout en Europe. À la fois flattée et perturbée, j'ai trébuché sur un tuyau de cuivre et me suis étalée sur le sol en béton.

J'ai mis longtemps après mon installation dans Hackney à me lancer dans la moindre aventure ou à m'engager auprès de quelqu'un parce que j'avais peur des mauvaises associations. Je voulais que la maison et le quartier – le seul secteur de Londres où je n'avais pas encore habité et les seules rues dans lesquelles je pouvais circuler sans avoir la nausée ni être submergée par les souvenirs – restent purs, immaculés. Ne vous y essayez jamais. C'est impossible.

J'ai pris le temps de connaître Eryk. Je ne voulais pas me tromper à nouveau par excès de précipitation. Il semblait gentil

---

1. Gertrude Stein, *Tendres boutons*, 1914.

et intelligent, avec ici et là une pointe de vacherie occasionnelle. Nous étions l'un et l'autre attirés par la musique, l'art et l'architecture, légèrement cyniques et totalement allergiques à la musique du générique de *The Archers*. J'aimais sa présence physique. Il avait des gestes indolents, sans prétention. La présence physique d'un homme est pour moi très importante. Je suis sensible à l'espace individuel et très rebutée par des manières trop dominatrices.

Eryk me plaisait tellement que j'en suis arrivée au stade où l'on porte sur soi-même un nouveau regard. Ce que j'y ai vu m'a donné envie de me ratatiner et de me transformer en tas fumant de fringues noires et à bottes pointues comme la Méchante sorcière de l'Est, dans *Le Magicien d'Oz* – oui, c'est bien en cela que je me transformerais parce que c'est très précisément ma tenue habituelle. J'avais honte de certains de mes traits de caractère et de mes défauts, comme le manque de tact ou le sale tempérament. Je me savais fidèle, rigolote, mais je n'étais pas sûre que ça compense. Je me disais *Tous les jours, à tous points de vue, je vais de mieux en mieux* – le mantra autohypnotique du psychologue Émile Coué que j'avais découvert dans les années 1980.

Eryk était un drôle de zèbre. Bien sûr qu'il l'était, seuls m'attirent les tordus. Je serais incapable de remarquer un bonhomme normal, sympa, si je trébuchais dessus dans les London Fields. Le normal ne m'est pas habituel. Très entreprenant lors de notre premier rendez-vous, Eryk m'a pelotée dans un coin d'un bar sombre ; il a attrapé mes fesses, fourré sa main dans mon jean et m'a roulé des pelles pendant des heures à l'arrêt de bus. De vrais ados. Mais la première fois qu'on s'est mis au lit, il a gardé toutes ses fringues, chaussettes comprises. Habitée aux timides et aux débutants, je lui ai demandé si je pouvais défaire le premier bouton de sa chemise marron clair. Sans sourire, il m'a répondu « juste un ». J'ai négocié avec lui qu'à chacune de

## À JETER SANS OUVRIR

nos rencontres (tous les dix jours environ) il m'autoriserait à en défaire un de plus. J'aimais sa réserve, je me sentais audacieuse, sexuellement plus expérimentée que lui et moins inhibée à l'idée de me déshabiller moi-même. Après six mois, Eryk a promis d'enlever ses chaussettes la prochaine fois, mais à condition que je ne regarde pas ses pieds. J'ai quand même jeté un coup d'œil rapide. Ils n'étaient pas différents ni pires que ceux de n'importe qui, juste doux et très blancs, comme ces poissons qui vivent au fond des océans sans jamais voir le jour. Avant chacune de ses visites, Eryk m'envoyait un texto demandant ce que je voulais faire. Si je répondais « lit », il savait que ça ne voulait pas dire qu'on baiserait. On s'allongerait, on s'embrasserait et on se tripoterait, puis on se ferait mutuellement de la lecture à voix haute. On lisait *La Dame en blanc*, de Wilkie Collins. J'ignore si Eryk était conscient que je me fichais que nous ne fassions pas l'amour parce qu'on n'en a jamais parlé. J'avais peur qu'il se renferme si jamais j'abordais la question. S'il est une chose que j'ai apprise dans la vie et à force de rencards amoureux, c'est qu'il faut laisser l'autre être ce qu'il est. S'il fait quelque chose qui te met mal à l'aise ou qui ne te convient pas, dis-le. S'il ne veut ou ne peut pas s'adapter mais que ça ne te dérange pas plus que ça, laisse aller. Et si ça te dérange, déguerpis. C'est toujours ce que je fais. Partir. Je croyais que tout le monde faisait comme ça. Lorsqu'une relation heurte un écueil, on dit des méchancetés et on se tire. C'est ce qu'ont fait mes parents, en tout cas.